

INTUITIONS

Journal de travail à l'usage de...

21/07

Le travail sur *Des couteaux dans les poules*. Le désir est là. C'est certain. Il renaît. Enfin, il renaît. Non. Finalement, je crois qu'il n'est jamais parti. Disons que la question ne se pose même pas. Je suis au travail. On est au travail. Avec Lonis. Orlène. Plus question de savoir si je veux continuer le théâtre ou non. L'évidence. Ce texte. L'évidence. Les acteurs et actrices qui pénètrent l'écriture. C'est chouette. On avance lentement. On pourrait travailler longtemps. Ce serait beau. Ce serait fort.

Je me dis alors : Faire. J'ai répondu à ma question. Le désir vient par le travail. Par le plateau. Comme la nécessité, sûrement. Je peux me tromper mais je crois qu'on est toutes et tous, nous trois, convaincus de la nécessité de ce texte. Bon.

C'est fou comme je n'avais que très peu d'idées. Tout naît du plateau. Pour moi, en tous cas. Tout...Du moins la nécessité de commencer un travail...Ce que je veux dire : La nécessité.

Penser un spectacle avant le plateau n'a que très peu de sens. Et pourtant...Et pourtant aujourd'hui, souvent, pour avoir de l'argent, le spectacle doit être pensé en amont. Comment créer dans ces conditions ?

Réfléchir à la question. Peut-être s'extraire des subventions. Je ne sais pas. Je pose la question. Je suis si heureux qu'un endroit comme le labo des arts existe. On est venu sans projet, à part celui de chercher quelque chose. Et eux, là. Qui nous disent ok. Qui nous logent. Une salle 24h/24h pendant quasiment deux semaines. J'ai l'impression que c'est si rare dans notre environnement.

Environnement au sens de ce qui nous entoure. Bon. Je mets toujours « bon » à la fin de mes phrases. Absurde.

La question de la « direction de l'acteur ». Compliquée celle-ci. Dire ou ne pas dire ? Suggérer ? Montrer ? Comment faire passer aux acteurs et actrices ce qu'on a en tête, ce qu'on attend, ce qu'on cherche ? Sans les brider. Sans abîmer leur nature. Si possible en la mettant en valeur, cette nature. Leur singularité. Dans leur relation au texte, à eux, à l'espace, au public, au monde, etc...

Je n'ai pas de réponse. Parfois, j'ai l'impression de trop dire. Parfois j'aimerais me taire. En tant qu'acteur aussi, c'est quelque chose qu'on connaît. On fait quelque chose de bien. On nous le notifie. Et la chose disparaît, on la perd.. Alors c'est quoi, diriger ?

Ce qui est certain, pour moi, c'est que la confiance, la connaissance, ça aide. Connaissance de l'autre, j'entends.

Et là, voilà. Difficulté pour moi de penser le texte et la mise en espace et la direction de l'acteur en dehors du plateau. Mais tranquille. Penser. Vagabonder. L'esprit qui vagabonde. Les pensées se feront en arrière-plan, en tâche de fond. Faut pas insister.

Faut pas « brusquer ».

Mais y croire, toujours.

Avoir une oreille attentive pour entendre, saisir le bruit qui jaillit.

10/08

Ce que j'en retiens : Laisser faire. On revient encore à cette question du travail que j'aimerais appeler caverneux. Le travail d'en dessous, organique. Celui qui fait que j'aime tant mon travail d'acteur. Les textes vivent en nous, nous accompagnent, et grandissent, évoluent, bougent, jour après jour.

Et le théâtre. Le théâtre. Peut-on en faire tous les jours ? C'est quoi la discipline du théâtre ?

Peut-être que la discipline du théâtre, peut-être que le travail du théâtre, finalement, serait en quelque sorte de détourner le travail. C'est-à-dire travailler le théâtre, tous les jours, mais par le biais d'une autre activité, quelle qu'elle soit. Et donc, le tai-chi, par exemple. Le dessin. La musique. La danse. Etc... Peut-être au fond toute forme d'activité qui travaille à notre sensibilité, notre imaginaire, notre mouvement, notre sens du rythme, notre toucher... Toute activité, en somme, qui nous rendrait davantage vivant. Alors, travailler, au théâtre, serait d'une certaine manière chercher, jour après jour, à être davantage vivant ?

18/09

J'écoutais une interview de Valérie Dréville sur France Culture. J'ai eu une épiphanie. C'était à propos de son *Journal de Médée*. La journaliste cite un moment Vassiliev qui demande à Valérie Dréville de trouver un nouveau contact avec elle différent d'il y a 11 ans. Et Valérie de dire : oui oui bien sûr il faut reconvoquer le travail d'il y a 11 ans mais en même temps tout a changé donc le travail est différent.

Ça paraît si évident. Et si flou. Mais pour faire simple, j'en suis arrivé à une sorte de conclusion : Il n'y a pas de méthode. Oui je le sais, on le sait, je l'ai toujours su. Mais l'importance de se redire que. Et avec ça : Qu'est-ce qu'on fait alors ?

XX/XX

J'ai eu la chance et le plaisir de rencontrer Valérie Dréville pour un entretien. Entretien, c'est le bon mot ?

Je resterai à jamais marqué par le *Médée-Matériau*. De ce spectacle est né chez moi une sorte d'admiration, pour elle et pour Vassiliev. Je dois avoir un problème avec les maîtres puisque cette admiration, je l'ai aussi pour Régy. Et cela ne m'étonnerait pas qu'elle naisse pour Lupa également...

Entretien avec Valérie Dréville – ce qui reste de fragments

Elle est revenue plusieurs fois sur cette notion, « sortir de soi ». L'acteur, par sa pratique, est toujours sur lui-même, en lui-même. Il faut travailler à s'ouvrir, travailler avec celles et ceux qui nous bousculent, nous déplacent.

Il y a un avant et un après (à propos de Vassiliev) Chercher l'extrême, ce qui me déplace.

Son amour de Lupa. Comment elle dit utiliser Lupa tout le temps, le relire, etc...

Elle dit que chez Jérôme Bel aussi il y a des personnages – elle me parle de lui car lorsque je la rencontre, elle travaille sur un spectacle avec lui.

Elle fait des ponts entre Vitez, Régy, Lupa et Vassiliev. Tout existe en même temps. Et moi de finir par croire que plus on a de richesse et de diversité de possibles, mieux c'est.

Être comme une harpe : Avoir le plus de cordes à son instrument.

Pardonnez-moi cette analogie foireuse...

Le dénuement chez Régy ne peut pas exister sans le remplissage chez d'autres. Tout est complémentaire.

Trouver un training qui nous aide dans la vie de tous les jours, c'est tout l'intérêt du training, sinon cela ne sert à rien, me dit Valérie. C'est, selon elle, tout le secret.

Le tai chi pour faire circuler l'énergie, faire de la place. Sans cette pratique elle n'aurait pu atteindre ce qu'elle a atteint avec Vassiliev.

Lupa dit que tout ce qui se passe avant de rentrer au plateau est plus important que ce qui s'y passe. → et je relis cela à la fin de l'atelier cinéma. Pendant le visionnage, Fred a parlé de mon entrée, je ne sais en quelle terme, mais en disant que mon travail préparatoire avait permis cette entrée.

J'étais habité, il y avait quelqu'un, ça vivait et ce n'était pas vraiment moi que je voyais à l'écran. Hâte de rencontrer Lupa...

Tout doit être tout le temps nouveau, sinon ce que l'on fait est un art mort. C'est pour ça qu'il faut retrouver le chemin, et non le résultat. Par où ça passe...

Tuer le/les maîtres. Travailler d'égal à égal.

Le théâtre se nourrit de la vie et inversement. Valérie me dit, si l'on vit pour le théâtre ça ne vaut pas la peine, ce n'est pas une fin en soi le théâtre. Il faut vivre. Et l'un ne va pas sans l'autre.

La curiosité est le pilier principal. Chercher, découvrir, allez vers ce que l'on ne connaît pas.

Le lien avec l'enfance, toujours. Le plaisir de sortir de soi, de découvrir.

On a très peu parlé de training. De ce que j'entends, pour elle, c'est plus de l'ordre d'une discipline de vie, un peu comme la méditation peut-être.

Son amour pour ses maîtres, sa curiosité, sa générosité.

Ses certitudes. Croire en soi. Cela n'exclut pas de sortir de soi. Mais croire en soi, quand même, peut-être. Croire en ses sensations, intuitions. C'est ça qu'il faut travailler peut-être, l'intuition.

Pour finir aussi, mon intuition. L'intuition. Mes intuitions. Les suivre. Toujours.

J'ai plein de choses à dire. En vrac, et puis j'y reviendrai, petit à petit.

Tout d'abord cet élan, puissant, très fort, d'énergie, de désir, d'envie de travail.

Je sens que je vais m'égarer alors je note les points clefs dont j'aimerais parler :

1 . Le surgissement de mon désir, conclu par le visionnage du film de Ruffin, « *J'veux du soleil* », mais qui vient sûrement d'un travail de fond.

2. Cette phrase, notée dans mon carnet. Quelque chose comme « j'ai l'impression que ma scolarité ne fait que commencer » et avec ça comment je suis passé — ou pas — à côté de certains stages.

3. Bastien qui me dit « essaie de travailler à traduire physiquement quelque chose, pour avoir un appui concret, une base, avant même d'aborder le plateau sur une création. Prend de l'avance. »

4. L'ordre et le chaos.

5. Cette impression d'avoir perdu trop de temps.

6. Ce que je retiens du bouquin de Lupa.

7. Ces derniers jours avec Valéria et Lola.

Pour ce dernier point ci-dessus : Comment, en tant qu'acteur, je dois toujours prendre de l'avance sur le texte. Avoir un avis, m'efforcer de me battre avec le texte pour dégager des sensations, des émotions, un imaginaire, de quoi ça parle, de quoi ça me parle, de quoi j'aimerais parler avec ça, où je peux creuser/ouvrir des brèches, laisser passer la lumière, développer le plus de potentialités et de possibles, etc...

NE JAMAIS ABDIQUER. J'ai abdiqué. Ces deux dernières années j'ai abdiqué bien trop souvent. Toujours trouver sa place. Toujours s'enrichir. Le texte ne te parle pas ? Fait en sorte qu'il te parle. Tu t'ennuies ? Expérimente, fait des tentatives, profite, cherche, ne te repose jamais sur tes acquis. T'es en répétition et tu t'emmerdes ? Modifie quelque chose, casse, déconstruit, bouscule tes partenaires de travail, ne fait pas ce qui était prévu et fait quelque chose qui ne l'était pas, tout cela en délimitant ton cadre, toujours, pour ne pas que cela te desserve...

14.11

Il est vraiment très difficile pour moi d'écrire tous les jours. Je pense ici à ce sentiment, quand on s'apprête à faire des retours et que l'on n'a rien à dire.

Qu'est-ce que j'ai à dire, moi, au monde ?

Faut-il se forcer ? Ne pas se forcer ?

Et là, présentement. J'écris. J'écris et je me sens con. Je me sens con parce que, bon, que dire, quoi dire ? J'ai l'impression de dire plus ou moins toujours la même chose, d'écrire les mêmes choses, banales, quotidiennes, sur notre travail. Comme dire à quelqu'un au plateau de penser à l'écoute. Basique. Ça aide ? Est-ce que ça aide ?

Et bien, oui. C'est con mais ça aide, parfois, se rappeler les bases, revenir à l'essentiel. Penser à ses pieds. Respirer. Se placer au bon endroit. Être disponible.

Je repense à Lola qui disait hier soir, toujours savoir où tu te places, qu'est-ce que tu mets en jeu, qu'est-ce que tu donnes, qu'est-ce que tu gardes, qu'est-ce que tu trahis, sur quoi tu travailles etc etc etc. A l'école comme au plateau.

Qu'est-ce que je cherchais en venant à la Manufacture ?

Comment mettre toute mon humanité en jeu ? Ma part sombre, mes démons, mes amours, mes peurs, mes doutes, mes colères, etc...

Creuser, creuser encore, chercher toujours et, toujours, enrichir, compléter, trouver, détruire.

Quel équilibre entre travail et nourriture spirituel ?

Hier soir j'ai travaillé. Travailler. Ce verbe, si galvaudé. Que signifie-t-il réellement ?

Dans les faits, j'ai relu mes partitions. J'ai pensé. Qu'est-ce que telle phrase me raconte ? Quelle analogie pourrait la rapprocher de moi ? Des illuminations, des hypothèses.

Prendre Cyrano comme un homme « au bord des larmes » ou au-delà.

J'ai entendu des phrases de Lupa ou d'acteurs et actrices ayant travaillé avec lui.

Des bribes :

- Tuer le bourgeois qui est en nous.
- Trouver le fou.
- Trouver les failles, les faiblesses, les contradictions.

Comment salir Cyrano ?

En faire un être de désir sexuel. Un être violent. Et en même temps comment ne pas être en contradiction avec le texte. Et de me dire aussi que la contradiction, c'est la possibilité d'enrichir, d'ouvrir les possibles.

Avoir quelque part, en moi, un fragment de haine et d'égoïsme, de violence et de mépris, d'arrogance, enfin, tout ce qui nous rend humain. L'avoir, par en-dessous.

Je me suis allongé aussi. Dire le texte, encore et encore. Le mettre en bouche. J'aime bien faire ça, en marchant, ou la nuit avant de m'endormir, ou sous la douche. Lui permettre de planter ses racines en nous. Créer le terrain favorable et le laisser se développer, le laisser s'imprégner de l'énergie qui nous entoure. Ne jamais oublier : Le comédien comme passeur. Et pour faire passer, il faut que cela circule. Je repense à ce que me disait Valérie sur le Tai-chi comme outil pour faire de l'air, de l'air qui circule en nous. Géraldine. Les courants qui nous traversent, les forces du chaos, se rendre disponible, laisser passer et passer à travers...

C'est un voyage. J'ai entamé un long voyage. Je fais un mémoire sur le travail. C'est si drôle. Je ne saurai jamais comment travailler. Personne ne le sait. La méthode parfaite n'existe pas. Chacun ses trucs, ses outils, sa mayonnaise.

Et, au fond, ce voyage, c'est peut-être cela : Trouver ma mayonnaise.

Je voulais écrire une sorte de monologue intérieur. Puis je me dis que je ne sais pas comment faire, quelle méthode, je n'y connais rien.

Et si l'important ce n'était pas la méthode, mais le simple fait d'expérimenter ?

Lupa dit quelque part, je crois, que le monologue intérieur n'est pas une recette mais quelque chose comme un outil pour débloquer l'imaginaire de l'acteur. Ou alors c'est moi qui me raconte cela... Bon, toujours est-il que cela est.

Envisager le travail de l'acteur comme protéiforme et multidirectionnel.

Il y a un carrefour. L'acteur est en son centre. Aller à droite, à gauche, tout droit ou en haut ?

Non.

Rester sur place.

Passer par en haut.

Creuser un tunnel.

Couper à travers champs.

Revenir sur ses pas.

Se perdre.

Effacer ses pas pour se perdre.

Ne jamais retomber sur ses pattes.

Mais prendre la route de droite, quand même.

Revenir.

Celle de gauche.

Prendre toutes les directions à la fois.

Additionner, shaker, enrichir.

Et croire.

En soi.

Au texte.

Au théâtre.

En ses partenaires.

En ses faiblesses.

En ses forces.

En la possibilité, peut-être, quelque part, de changer le monde.

En ayant conscience que cela n'arrivera jamais.

Que cela est inutile.

Mais que cela existe.

Se risquer.

Détruire et recommencer.

Être en vie.

Réinventer, toujours.

XX.XX

Ce midi, encore, travailler. Une demi-heure, 40 min max, je ne sais plus. Dire le texte, le traverser, délirer autour. Des trouvailles de sens, de compréhension, d'analogie et d'enjeux. De failles, aussi.

Et donc, tout ça. Est-ce que ça reste en moi ? Devrais-je le noter ?

Lorsque je trouvais une image, une idée, une analogie, une sensation, très vite elle m'échappait.

Comment l'ancrer ? Faut-il l'ancrer ?

17.11

Filage de ce soir. Le sentiment d'avoir un peu lâcher les chevaux. Beaucoup de fatigue. J'ai l'impression d'avoir donné beaucoup. Bon. Ils sont compliqués ces moments-là. Je suis incapable de me juger, m'évaluer, savoir si c'était mieux ou non. D'ailleurs, ça veut dire quoi, être mieux ? Mieux pour moi ? Pour eux ? Pour les autres ? C'est tellement particulier.

Cette chose, tiens.

Cette difficulté, pour le comédien, de s'auto-évaluer. Et la difficulté, aussi, pour moi particulièrement, de faire confiance. Il y a ce que pense les uns et les autres. Ce qu'attend le metteur en scène. Mais il y a toi, aussi. Toi face à toi-même. Ce que tu cherches à atteindre et ce que tu risques.

Je peux davantage risquer demain. Être plus précis. Moins enfiler de perles. Être plus à l'écoute de Clem. Penser encore plus au groupe, à l'ensemble, aux enjeux de la pièce.

Cette pensée, aussi. Comment on fait, quand notre partenaire pense quelque chose et nous le contraire ? Comment trouver la bonne entente ? Comment l'aider sans non plus faire qqch qui ne nous convient pas, quelque chose auquel on ne donne pas crédit.

Devenir fractal.

19.11
petit matin

Que dire. Que dire d'hier soir. Tentons une petite description.

Petite sieste. Petite répétition de la chanson au ukulélé. Petit café.

Au milieu de tout cela, des interrogations. Je me vois dire à Shannon, je ne sais plus comment m'échauffer, ou quelque chose dans ce genre. L'échauffement de l'acteur, je crois que je n'y crois pas vraiment. Enfin. C'est compliqué.

Disons que, j'ai l'impression que cela a plus à voir avec une « mise en conditions » qu'un échauffement. Des routines, des habitudes, ce qui nous plaît. Un peu comme avant de dormir. Ou avant de commencer la journée, la petite routine du matin, qui nous met en conditions. Je me souviens sur les dates du *Woyzeck*, souvent, j'arrivais en avance au théâtre parce que je venais directement du boulot. J'étais souvent le premier arrivé. Et mon grand plaisir - je ne crois pas que c'était à chaque fois, mais souvent - c'était de faire une sieste. Puis de me réveiller tranquillement. Puis de m'échauffer, un peu, gentiment, 30 min avant l'entrée public. Il y avait Santiago, un acteur sublime, qui se mettait dans un coin et répéter des bribes de textes. Céline, qui méditait. La danseuse - mince, son nom ? - qui arrivait toujours à la bourre. Elle avait ce besoin, disait-elle, d'arriver imprégnée de l'extérieur. Eram, très stressé, qui mettait la tête entre ses mains pour se concentrer, faire le vide peut-être. Vincent, que faisait Vincent ? Pas grand-chose je crois. Et Olav, un peu d'étirement, un peu de vocalise, tranquillement, et des blagues. L'humour comme mise en conditions peut-être..

Revenons à hier. La mise en condition, donc. Pendant longtemps, j'aimais être très échauffé. Puis, à l'époque où je passais des concours, j'ai commencé à me rendre compte qu'arriver trop en avance me stressait davantage. J'avais besoin d'une quinzaine de minutes, 20 peut-être, au-delà de ça, le stress montait et me desservait. Je me suis souvent demandé si à trop s'échauffer, on ne gagnait pas trop confiance en soi. Je veux dire par là que : J'ai l'impression d'être davantage concentré et au présent quand j'ai l'impression de ne pas l'être et que donc je lutte pour y être. Lorsque, à l'inverse, quand je me sens très disponible, je me repose un peu sur mon état, certain d'être à l'écoute de mon corps et des autres.

Bon et donc hier. Je suis allé marcher. J'avais besoin de marcher. Je me suis baladé 30-40 min aux alentours de la Manuf, d'abord en écoutant de la musique puis en traversant mon texte, ma partition. J'étais très content de « voir le monde extérieur », comme une façon de sortir un peu de ce vase clos qu'est le milieu du théâtre, et de se rappeler un peu le quotidien du tout-venant, les sorties d'écoles, les enfants qui jouent dans le parc, les sportifs, les petits animaux urbains, les foules etc...

Puis je suis revenu à la manif. Je voulais m'échauffer un peu mais....c'est si difficile pour moi de me concentrer dans une salle où on est beaucoup. Certaines personnes sont très bruyantes et l'isolement est parfois très compliqué à obtenir. J'ai besoin du silence, de l'isolement. Comment le trouver ? Comment le créer ? Je pourrai écouter de la musique mais...ce n'est pas la même chose. J'ai aussi besoin d'entendre un peu l'écho du monde. Bon. Toujours mon gros problème ça. Comment faire cohabiter tes besoins et ceux des autres. Problème sociétale dirons-nous. Utopie de gauche. Il y a de ça, aussi, dans la beauté d'un geste théâtral : l'être ensemble. Le groupe. Je vais essayer ce soir de m'isoler plus tôt, de goûter le silence plus tôt, peut-être dehors, peut-être dans une salle. Peut-être aussi affirmer des besoins et dire : Aidez-moi j'ai besoin de cela pour être en conditions. Ma réalité, c'est ça.

20.11

Hier soir. Représentation très difficile pour moi de l'intérieur. Les gens semblaient contents dans l'ensemble. Bon. Mais moi, quand même, déçu. Et cette chose, cette chose terrible en tant qu'acteur, de ne jamais vraiment pouvoir savoir. Comment savoir ? Impossible. Notre art se déroule devant nous et nous échappe, insaisissable, comme le vent. On le sent mais...Jamais bien certain. Alors qui croire ? A qui se fier ? Au public ? A nos sensations ? Aux gens de confiance ? Aux metteurs en scène ? Et même là, toujours, ce doute. Parce qu'il y a l'hypocrisie, consciente ou non, il y a ce qu'on tait, ce qu'on ne dit qu'à moitié, ce qu'on n'arrive pas à dire...

Les Mercis. J'y crois toujours à ces mots-là. Ils sont rares. Je les garde près de moi et me dis que notre art n'est peut-être pas si vain.

C'est si dur d'être comédien et de tant manquer de confiance en soi, d'avoir un regard si critique sur soi, de n'être jamais satisfait, de ne pas savoir, et de l'admettre. Et se dire : Comment ? Mais Comment putain ? Mais comment on fait avec cet art pour travailler, pour se voir évoluer, pour faire des choix esthétiques et prendre position quand ON NE PEUT PAS AVOIR DE RECUL SUR NOTRE ART.

Il y a les sensations, bien sûr. On peut s'y fier. L'expérience aide.

Comment avoir conscience de ce que l'on fait tout en restant concentré ?

J'ai toujours cru plus ou moins à cette chose : on ne peut jouer et se regarder jouer. Se regarder jouer, que ce soit pour s'admirer ou se critiquer, peu importe, c'est sortir du jeu.

Et puis merde. J'aurais dû être peintre, plus simple.

Hier avant de jouer : Je suis allé marcher, encore. Je crois que j'aime beaucoup ça. Je dois gérer mon temps par contre. Ne pas partir trop tard. Ne pas revenir trop tôt.

Je me demande s'il ne faudrait pas que je me crée une routine d'échauffement. Quelque chose à quoi me rattacher. Une base, fixe. Par exemple une session de tai-chi ? Quelque chose grâce auquel je n'ai pas à me demander ce que je peux faire, ce que je dois faire, etc..

Et en même temps, dedans, avoir quelque chose de malléable.

Apprendre à sentir ce dont on a besoin, ce qui nous manque.

Hier, pendant ma marche, je suis passé par le cimetière de Lausanne. C'est drôle. Un peu cliché, non ? Mais ça m'a fait énormément de bien. Les cimetières, en général, m'apaisent, me posent. Une forme de marche méditative. Et en même temps, toujours connecté au monde, je suis. Le sang qui bouillonne quand je passe d'un sublime mausolée à une croix en bois pourrie, sans pierre tombale, sans fleur, juste de l'herbe. Il paraît qu'on n'emporte pas ses richesses dans sa tombe. Tu parles... MON CUL si on n'emporte pas ses richesses...

Même dans la mort, ils se sentent obligés de se montrer, de parader, de rappeler au monde leur réussite.

Je me souviens du jour de mes 8 ans, dans ce cimetière de St-Quentin, où mes larmes d'enfants ont coulées. Un tas de terre retourné et un coquelicot fané.

Voilà ce qu'il en restait...

J'ai toujours aimé les coquelicots. Cette mauvaise herbe éphémère, douce, fragile. Qui expose sa faiblesse aux yeux du monde. Piétinaient moi messieurs dames, peu m'importe, je m'offre à la violence du monde.

Et donc, cette balade au cimetière. C'est con. Je pense au funambule de Genet. Facile, ça...L'ai-je même déjà lu ?

J'ai beaucoup fui ces derniers temps. Procrastiner, fuir le travail, s'esquiver...
Se rassurer, se caresser dans le sens du poil à coup de « oui oui, mais bon, j'en ai besoin, période difficile, semaine difficile, recharger les batteries etc etc etc... »
Nada. Des excuses. Se prendre par la peau du cul et se secouer. Parce que c'est bon de se secouer. D'être secoué et de secouer, aussi. Je repense à ce que m'avait dit Gabriel « sois plus exigeant avec toi-même ». Et je repense, peu s'en faut, ok ça ne veut rien dire mais j'avais envie de l'écrire, aux propos d'avant. D'Eram ou de Stéphane qui me disait que je ne devais pas être trop exigeant avec moi-même etc...

Et, bon. La vérité, elle est où dans tout ça ?

Un équilibre entre les deux. Être exigeant sans devenir un martyr. Être exigeant, mais non pas tant dans ce sujet un peu étriqué qu'est « le travail - artistique ou non » mais plutôt en terme de vie. Être exigeant avec son rapport au monde, à soi, aux autres. Dépasser ses peurs, prendre des risques, sauter dans le vide, embrasser la vie.

Et donc, ces intuitions :

La honte d'être un homme

Le désespoir

La haine de l'humanité

La joie du désespoir et de la haine

Karaoké en ruine

Klaus Nomi

Lynch

Walser

Liddell

Sarah Kane

Lautréamont

Calaferte

Bukowski

Faulkner

Mais aussi *La vertu des Lucioles* de Césaire

Le poème de Handke dans *Les Ailes du désir*

Peter Pan ?

L'Art Brut...

Et la joie. La joie du désespoir. La joie de la haine. La rage. Ce genre de trucs.

Et la peur. La peur de ne pas avoir de texte sur lequel me raccrocher.

La peur d'écrire.

La peur de décevoir.

La peur du ridicule.

Le clown tragique ?

La mort toujours qui plane.

Les anges toujours qui planent

Mettre une robe

Des talons

Et invoquer Satan

Danser le tango avec Jésus.

Maquillé, Jésus.

Et donc vendredi soir. Lonis débarque. On a picolé, mangé, discuté longtemps, de choses profondes, intimes, nos angoisses, nos doutes, nos colères...

On s'est couché vers 5-6h du matin.

Je me suis réveillé à midi et j'ai « travaillé ». Un long moment, 2 ou 3h. J'ai fouillé chez Liddell, écrit un peu des idées, commencé à feuilleter Les cinq rouleaux de Meschonnic, etc...

Dans la joie et la simplicité. Sans stress aucun.

Et je ne sais. Est-ce le fait de savoir que j'avais un certain temps imparti avant son réveil qui m'a poussé au travail ? Le Hasard ?

Notre discussion qui m'a remonté et stimulé ?

Le fait que j'ai supprimé les jeux vidéo de mon ordinateur pour m'éviter de fuir le travail, et l'angoisse que ça implique ?

Oui j'ai peur. Très peur. Et je pense que c'est en grande partie pour cela que je peine à travailler. Mais la peur, c'est si puissant comme moteur. Si on arrive à la dompter, à l'utiliser, et l'écouter, et à l'accueillir comme il se doit.

Au fond, dans chaque œuvre d'art il y a quelque chose de la honte d'être un homme, hein Deleuze. Mais il y aussi la peur d'être un homme parmi les hommes. La peur de devenir un homme. De ne pas savoir être un homme. La joie de la peur de la honte d'être un homme. Tout cela qui se mélange, toujours. Et l'art, c'est quoi sinon ouvrir les yeux sur nos angoisses les plus profondes pour cohabiter avec elles, coexister...

J'ai tellement besoin de gens comme Lonis dans mon entourage. De gens qui me comprennent, sans me comprendre, mais qui possèdent ce rapport au monde commun avec moi...

Et qui me booste putain. Et que je booste, je crois. C'est si précieux des gens comme ça... Et avec qui le conflit n'est jamais stérile, les idées avancent, toujours...

On est le 31.12 et je vais écrire sur la date du 30. Tricher son monde, oui. Et ?

Je ne sais plus quoi écrire. L'impression de tourner en rond, de brasser du vent, d'ouvrir ma grande bouche pour déverser une logorrhée incompréhensible et inintéressante. Si au moins je déversais une logorrhée incompréhensible et inintéressante, mais ce n'est pas même cela. C'est. Je ne sais pas. Le rien. Simplement parce que je dois écrire, produire, gratter de l'encre pour le mémoire. Mais c'est justement parce que je gratte de l'encre que je pense...

Et puis, bon. Avec Muriel donc. On a beaucoup parlé. C'était chouette et stimulant. Quelque chose m'a marqué, sur cette question du travail etc. Elle l'a retournée en me parlant du geste artistique. Et de me demander non plus - *Qu'est-ce que le travail d'un artiste, comment on travaille, quels outils on met en place etc..* - MAIS - *c'est quoi un geste artistique ? C'est quoi l'art ?*

Qu'est-ce que c'est qu'est-ce que c'est qu'est-ce que c'est...

Non. Plutôt. Bon. Ce qui m'excite dans cette chose qu'évoque pour moi le « geste artistique » c'est que ce terme a réveillé en moi une sensation primitive de mon rapport au monde et à l'art, de ce qui fait mon être sensible, inquiet, incertain, anxieux et plein de doutes.

Après tout, peut-être que je me contrefous de ce que peut bien signifier « travailler » pour un artiste. Par contre, ce qui m'intéresse sûrement davantage, c'est ce que peut être un geste artistique. Et là, on parle de désir, de nécessité. De rage. De haine. De violence. De volonté, forte, de renverser un certain ordre établi. De tenter, du moins. Essayer, un peu. Jeter quelque chose hors de soi. Et c'est joyeux tout ça. Angelica Liddell, ça pue la joie. Elle épand son sang, elle transfigure ses rages et ses douleurs, pour en faire de l'art. Elle va fouiller dans la merde, la sienne, celle du monde, et elle cherche – qu'elle y arrive ou pas, c'est un autre sujet – mais elle cherche en tous cas à trouver l'or dans tout ça, à changer quelque chose, le transformer.

En faire de la poésie. Du poétique.

Du poétique...

02.01.2021

Ce matin je me suis réveillé avec cette désagréable sensation qui serait comme « passer à côté de sa vie ». Mais je ne suis pas sûr que cette phrase un petit peu galvaudée convienne à ma sensation. La sensation précise que j'ai ressentie. Peut-elle encore être précise d'ailleurs ? A peine ressentie déjà partie. C'est plutôt avoir l'impression que ma vie est à côté de moi. Comme si ma vie était une sorte de brume vaporeuse, et que toutes mes tentatives consistant à la saisir, à l'appréhender, à rentrer en contact avec elle ne pouvait qu'échouer. Puisque c'est une brume. Une vie fantomatique. Un aspect spectral. Le spectre de ma vie. Son écho sombre. Sa trace, comme celle que laisse les avions dans le ciel. A la différence que les avions, eux, passent. Moi, je ne passe pas. Cette brume spectrale est non pas la conséquence de mon passage, mais la conséquence de mon non-passage à travers ma vie. Ou la non-conséquence de ma non-action, je ne sais pas.

Ce matin j'ai eu comme une illumination. Sérieusement Corentin, une illumination ? Tu pouvais pas être plus solennel encore ?

Bref. J'ai donc repensé à la notion de routine. Je pense en avoir déjà parlé ici, mais il fut un temps où mes journées étaient plus ou moins semblable. Il y eut un certain été où j'ai cherché à garder un certain rythme qui ressemblait à : Petit déjeuner/documentaire/ sport/ douche/ film/ écriture/ jeu video/ lecture. Très cadré, avec des horaires etc.. Dans mes souvenirs j'en étais très content, mes journées me semblaient productives, ou tout du moins agréables, alliant plaisir physique et mental, progression, découverte, etc... Bon.

Puis ma première année à Paris. Tous les matins Yoga + méditation + petit déjeuner/lecture d'actualité + travail avant d'aller en cours. Le soir, c'était écriture/prise de note de la journée + travail + repas + film + lecture + étirement + dodo. Pareil, j'en étais très content.

C'était il y a de cela 6 ans maintenant.

Et je ne sais pas pourquoi, mais le temps s'est étalé et j'ai fini par perdre la notion de routine. J'ai développé une sorte de volonté d'aller contre la routine. Enfin, comment dire...Ce qu'il se passe, c'est que j'ai toujours eu l'intuition – l'intuition, on y revient, j'ai très envie de creuser ça – qu'une sorte de routine me serait bénéfique, et en même temps, j'ai toujours nourri une sorte de haine de la routine, que ce soit pour son côté justement routinier, quotidien, répétitif, barbant, que pour son aspect disons caricaturalement : « fascisant ».

Pourtant, la routine, qu'est-ce que ce serait sinon un cadre ?

Et le cadre n'est-il pas nécessaire à toute pratique, quelle qu'elle soit, même, allez, osons-le, celle du badinage, de l'oisiveté ou de l'errance ?

Il faut tout de même un terrain pour errer, sinon quoi ?

J'ai aussi compris qu'une routine n'est pas synonyme de routine, paradoxalement. Est-ce que ce ne serait pas parce qu'il y a routine qu'il peut y avoir alors le plaisir coupable de casser cette routine ?

Est-ce que ce n'est pas la routine qui permet aussi à l'imprévu de gagner en puissance de joie et d'émerveillement ?

J'angoisse souvent quand je travaille seul. Je ne sais jamais comment attaquer le travail, je tourne en rond, je me stresse, je me crispe.

Avoir une routine, donc, devrait m'aider. Suivre un cahier où tout est inscrit. Et accepter qu'au besoin, on peut le bouger. Le tourner. Le changer. Le modifier. Sauter une étape. Mais au moins on sait qu'il est là. On a quelque chose à quoi se raccrocher en cas d'angoisse du vide. Un socle, une base, une structure.

Et la peur de l'échec, là-dedans. Une forme de procrastination dégueulasse. On n'a pas tout donné, loin de là. On était même bien en-dessous de nos capacités les plus médiocres. Alors, bon, on se sent nul. On aura l'impression d'avoir échoué, peut-être.

Mais la violence de l'échec est peut-être amoindrie par la hauteur d'où l'on tombe.

Comme en amour : Moins je donne, moins je souffre.

Moins j'investis, moins j'ai peur.

Et moins je vis.

Bon, et donc, mettre en place une routine.

Surtout : S'inventer une routine pour les moments de creux, de vide, sans projet.

Penser à créer la suite.

Faire des recherches.

Régulièrement peut-être se dire : Qu'est-ce qui m'anime en ce moment ?

Suivre ses intuitions.

Commencer pas à pas.

Que pourrait inclure ma routine ?

XX.XX

Il y a cette balade. J'avais besoin d'une rupture. Je voulais aller me balader dans le Lavaux, j'avais besoin de prendre l'air, le froid, de me sentir un tout petit peu vivant, ça me manquait, je me sentais tout ankylosé en mon âme-et-corps, tout pareil.

Bon, finalement, je suis tombé sur les bois du Joraz.

Je savais qu'il y avait un bois à côté du Chalet à Gobet. Mais putain, je ne m'attendais pas à ça.

Dans le bus, à quelques arrêts, j'ai versé une larme.

Emotivité en carton.

Fragilité débile.

Une larme et des sourires.

J'avais l'impression d'être un enfant qui découvrait la neige pour la première fois. Vous auriez vu cette quantité impressionnante de neige, et moi, jamais, jamais j'aurais cru que là, tout prêt, à 1h max de transport de chez moi, tout près de Lausanne, on pouvait trouver cela. J'ai encore des larmes qui monte putain, je hais cette niaiserie optimiste et pourtant... Pourquoi on vit si ce n'est pour s'arracher quelques larmes et des sourires ?

Et donc, cette balade. Exactement ce dont j'avais besoin. Une fuite positive. Contrairement aux jeux vidéos, à la bouffe ou au sommeil, le plaisir de la marche n'est pas coupable. Il est sain, multiple, ouverture, rencontre, hasard, émerveillement.

Il y eut la neige, tout d'abord.

Puis ces immenses arbres – je suis incapable de savoir si c'était des pins ou des sapins, et j'ai honte.

En me promenant dans ces arbres, je me dis que j'aurais pu vraiment faire de la faune et flore mon avenir, mon métier, mon rêve.

Souvenir d'une époque où je me voyais vétérinaire, zoologue, garde forestier, soigneur animalier...

Le ciel, gris blanc. Cette unité incroyable, totale, parfaite. J'avais envie de photographier. Je ne fais pas de photos. Mais j'aurais aimé, là.

Alors plusieurs fois j'ai regardé, fixé des plans, en écarquillant mes yeux très très fort pour essayer d'imprimer en moi, et de mon mieux, les paysages.

Mais je sais bien qu'ils sont éphémères et que ce soir, la nuit les effacera...

Il y avait le silence.

Le craquement bien spécifique des chaussures sur la neige.

La sensation féérique de ces milliers de flocons dans ma main.

Cette douceur éphémère.

Ce petit plan, expliquant la présence de ces petits arbres, sur cette petite parcelle de forêt, protégés des ongulés mais pas protégés des hommes..

C'est pour voir comment ces arbres ils vont résister au changement climatique, on aura les résultats dans 30 ou 50 ans.

Et mon petit diable cynique sur ma gauche qui me rappelle que dans 30 ans, ça n'existe pas.

C'est trop tard M'sieur dames, pliez bagages et profitez pleinement de la fin du séjour !

Et ces enfants, qui font tout pour me donner envie d'avoir tort, qui font pleurer mon cynisme avec leur petite luge naïve.

Il pleure sur la mort d'un bonhomme de neige.

Si tu savais mon p'tit bonhomme, si tu savais...

Des sons, des voix, des langues, des décors.

Et moi, perdu au milieu de tout ça, qui marche, marche, marche sans m'arrêter, qui vagabonde et n'a jamais été aussi heureux depuis bien longtemps.

Qui se sent à sa place, enfin.

Qui pleure.

Qui ne veut pas rentrer.

Qui regrette de ne pas avoir roulé dans la neige.

La honte.

Le désir était très fort, la honte davantage.

Terrible sentiment que la honte.

Ignoble paralysateur.

J'aurais été si bien, là, étendu dans la neige, à me faire bombarder de petites boules blanches par tous ces enfants...

Il y a ce couple de personnes très vieilles, qui passe, se tenant la main, chacun et chacune un bâton de marche dans leur main encore libre.

Trois cannes : Les deux bâtons + le lien très fort qui enserre leur main l'une à l'autre.

Et cette phrase de Botho Strauss : « Mais nous, Robin, nous nous entrelaçons toujours plus étroitement comme deux vieux rosiers... »

C'est tout.

Vivre c'est travailler. Vivre pleinement pour travailler pleinement. J'entends là : Habitez pleinement le travail et habitez pleinement la vie.

La marche comme routine artistique, peut-être ?

03.01.21

L'envie de travailler sur l'enfance. Et la vieillesse. Et la jeunesse, je ne sais pas. Muriel m'a beaucoup parlé de collage, de petites boîtes à idées. Un réconfort pour moi. Créer peut être très simple. Un petit truc par-ci, un petit truc par-là, et avec le temps et le travail, un spectacle né.

Martin me disait que pour son solo, il était parti de l'image d'un petit poulain. Il n'avait que ça au départ, je crois. Mais une nécessité de traiter cette image. Et le reste a suivi.

Je relis, je corrige un peu ce mémoire, et je me dis : Mais oui. Tu as ton point de départ : Le cheval à bascule et le playback de Moi Lolita. Maintenant, il s'agirait de construire autour.

Bon, son travail ne m'a pas touché, mais ce n'est pas la question. C'est simplement une façon de faire.

Et écrire cela me rassure.

Et donc cette notion de collage, mon désir de traiter de l'enfance depuis toujours, et cette idée-envie : Et si simplement, j'utilisais le plateau comme l'espace d'un délire, de mon délire ?

Ne pas forcément chercher à raconter quelque chose, mais dérouler simplement le fil du désir, du délire, en faire un geste artistique, pur. C'est-à-dire un geste vain, nul, inutile. Qui n'aurait d'utilité que son inconséquence et son inutilité. Peut-être que la forme d'art pure réside dans le sein d'une vacuité totale, profonde, joyeuse.

Et cette image d'un homme de cinquante ans qui attendait le bus et s'est soudainement mis à sauter dans une flaque, un petit jeu de claquettes, mimi cracra etc...

Beau geste. Emouvant. Inutile. Qui partait simplement de sa pulsion enfantine. Et moi, avec mes yeux tout cassés, j'ai transformé cela en poésie.

Peut-être que le poétique est simplement dans la façon dont on regarde les choses du monde ?

Habiter poétiquement le monde, disait l'autre. C'est peut-être cela.

Et moi, si j'essayais d'habiter poétiquement le plateau, tout simplement, pendant 30 min ?

Un geste vain, inutile et pourtant tellement vital.

05.01

Pourquoi est-il s'y compliqué d'être aussi exigeant avec soi que quelqu'un d'extérieur peut l'être avec nous ?

Parfois, souvent, j'aimerais pouvoir me dédoubler, m'extirper de mon corps, être une sorte de regard extérieur constant pour moi-même, afin de me dire, en temps réel : « Va plus loin ! Tu es mort ! Tes bras, ils sont où ? Donne tout ! Dépasse-toi ! Va au bout de ta limite !!! T'es au bout là ? Bah maintenant va plus loin » etc etc bon on aura compris l'idée, merci.

C'est ça qui est le plus difficile pour moi, c'est de ne pas avoir la capacité de repousser mes limites autant que lorsque quelqu'un me coache – si je puis dire, disons que je puis dire – et je ne sais pas d'où ça vient, ça.

Est-ce que c'est inhérent à tout individu ?

Est-ce que c'est un manque de volonté de ma part ?

Est-ce que c'est une sorte d'ego mal placé qui me pousserait à donner le meilleur de moi-même seulement devant les autres, comme un acteur qui ne ferait que se préserver pour le public ?

Moi, ce que je crois, instinctivement, c'est que c'est en lien, d'une manière ou d'une autre, avec le mental.

Je ne sais pas comment dire cela mais.

Bon.

Par exemple.

Si je danse gaga avec Géraldine : Je peux me focus à fond dans mes sensations, j'ai un guide, un chemin, des balises, qui sont toutes les phrases et remarques de Géraldine. Et donc : je peux me lâcher d'autant plus dans les sensations, le mental est là, certes, il me juge, me critique, me dit que je ne fais pas bien, mais il part, disparaît pour être remplacé par la voix de Géraldine.

Un peu comme on médite, peut-être.

Quand je médite, mon mental est là, il me pollue, mais j'ai mon cadre auquel me raccrocher.

Bon, ce n'est pas pareil, là je voulais parler de l'exigence !

Je ne sais pas.

Vraiment, je ne sais pas.

On est moins fort seul, ça c'est une certitude.

Et on peut accorder sa confiance à autrui, afin de ne plus avoir à se regarder.

Et alors il y a davantage de place.

Davantage d'énergie disponible.

Pour l'expression, la puissance, la joie, le dépassement de soi etc...

XX.XX

Et quand on me dit
Quand on me parle
Quand on critique ma colère
Comme l'envie de vous dire
Être en colère, c'est être vivant
C'est vouloir, désirer,
Demander l'impossible et le nécessaire
Le juste
Ce qui manque.

Cette nuit, je crois avoir rêvé de Maeterlinck. Je crois avoir rêvé dire quelque chose proche de Maeterlinck, il faut le chuchoter, pour ouvrir les sens. Gueuler anéantit la puissance du texte.

Note Gabily violences 3 sur le travail : « *Un lieu pour l'urgence de prendre son temps* »

Rilke « *Le beau n'est jamais que le commencement du terrible* »

Partir de ce souvenir d'une pierre tombale terre retournée + coquelicot fané pour tisser mon rapport de rage au monde à travers le solo ?

Je reparcours mon mémoire et je vois que cette image revient souvent. Je devrais la traiter, il faudrait que je la traite, que je l'aborde.

Du sable ? Le sable comme terrain de jeu ET comme pierre tombale, les cadavres sous le sable et les fleurs...

10.01.2021

De la difficulté d'écrire et de travailler.

Pourquoi prendre la parole ? Qu'ai-je à dire ?

Qu'aurais-je à crier, moi, à la face du monde ?

J'aimerais crier ma perte.

Besoin des autres. Je vais me ressourcer dans la bouche des autres.

18.01.21

Et me voilà, là, une nouvelle fois, face à mon ordinateur et la page blanche de Word, confronté à la difficulté, au vide, et à l'angoisse que tout cela suscite. Alors, bon, j'attaque. J'écris, parce que si je ne me lance pas, je sais au fond de moi que je pourrais rester des heures planté là, me jugeant, et me jugeant me jugeant.

Alors je m'élanche et je pense à cela : La parole est pensée. L'écriture est pensée. Souvent, je crois – peut-être ai-je tort ? – mais souvent un schéma type préexiste :

- Il faut avoir une idée – entendre ici quelque chose à dire – pour prendre la parole
- Avoir une idée pour écrire
- Avoir une idée pour créer
- Et puis bon vous pouvez bien compléter la suite comme cela vous chante, vous m'aurez compris.

Souvent, lorsque je prends la parole, lorsque je souhaite prendre la parole en public, j'hésite. Pas très longtemps, la plupart du temps. Le désir est souvent trop brûlant. Mais là où extérieurement on pourrait penser que le désir que je ressens est celui « d'exprimer mon idée/mon point de vue/ma vision du monde etc... » il n'en est rien.

J'ouvre ma bouche pour penser.

Je ressens à l'intérieur de moi quelque chose, souvent une opposition avec ce qui s'est dit, une intuition ou un désir très fort pour quelque chose, et j'ai besoin de l'exprimer pour préciser, éclairer mon ressenti, mettre le doigt sur.

De là je pense – et, n'est-ce pas, c'est intéressant parce que si je ne m'étais lancé dans cette petite chose du dessus je n'aurais pu en venir à cela – que cela est sans nul doute applicable, d'un côté ou de l'autre, au théâtre, et à la création de manière générale.

Simplifions les choses. Et pour les simplifier, rapprochons cela de mon fonctionnement, de ma pratique.

Je crois que créer, pour moi, c'est d'une certaine façon « chercher ». J'ai souvent ici évoqué la notion d'intuition, et c'est un terme de plus en plus important pour moi, l'intuition. Ça n'a rien à voir avec l'idée ou la créativité, je crois. L'intuition serait plutôt cette sorte de compas maritime qui trône à l'intérieur de nous, et qui, de temps à autre, vrombit.

Souvent, je ne sais pas pourquoi.

Mais dans la majorité des cas, suivre ses pulsations a souvent été révélateur pour moi.

Enfin, je voulais parler de la création et de l'intuition. Bon. C'est très confus. Posons les mots. Simple.

En fin de compte, ce que je cherche à dire :

Créer pour moi part d'une intuition et/ou d'un désir. Et qu'une intuition ne peut ou ne devrait ne jamais être explicable.

Pouvoir expliquer un projet, le décrire, en extraire ce sacro-saint substantiel « de quoi ça parle/ qu'est-ce que ça raconte » est pour moi la meilleure façon de détruire la création.

La plupart des œuvres qui m'ont bouleversées, choquées, marquées, éveillées, la plupart du temps, je serai incapable de raconter de quoi ça parle. Ce que j'aime dans l'art, c'est l'ouverture des sens. Ce que j'aime, c'est quand une personne vous dit de quoi parle votre projet, décrivant quelque chose dont vous ne soupçonniez pas même l'existence.

Il fut un temps où j'avais travaillé sur la question du désir pour un travail d'école.

J'étais parti d'intuition et de questionnement : *Qu'est-ce qui fait que faire l'amour avec une femme me provoque beaucoup moins d'émerveillement que de voir un coquelicot butiné par un papillon sur les bords de Marne.*

Bon. En soit, on s'en fout. Aujourd'hui, je n'ai toujours pas la réponse. Et je suis dans d'autres questionnements. Toujours est-il que j'ai suivi cette idée. Avec la volonté de me confronter à travailler sans texte – le texte étant un élément toujours essentiel à mon travail.

Et donc un travail de corps. Des images. Des intuitions.

Je n'ai jamais su ce que cela racontait, ou pouvait raconter. Je n'ai jamais su si j'ai touché à quelque chose qui m'intéressait – c'est ça de toujours compliqué en tant qu'acteur, ne jamais pouvoir voir le rendu de son travail – mais je suis quasi-certain d'avoir provoqué des sensations.

Et cette personne qui m'a dit : « Merci, grâce à ton travail je me suis sentie moins seule. »

Et j'ai compris pourquoi je faisais du théâtre.

XX.XX

Il y a ce mémoire-notes de travail, oui, mais il y a le solo. Et donc la création artistique.

Alors si j'accepte l'idée que parler, c'est penser, c'est permettre à la pensée de s'éclairer, de se positionner, de s'affirmer ou encore de se modifier, et que créer procède exactement du même schéma, c'est-à-dire attraper une intuition, la renifler, puis la dérouler tout au long d'un délire, alors que me reste-il à faire sinon d'aller au plateau ?

Et alors, et alors, et alors...

Et alors c'est là où le bât blesse.

Dans mon cas précis d'élève comme dans un cadre plus large d'artiste.

(élève, Mon Dieu, ce mot...)

Donc il s'agirait d'aller au plateau et de suivre mes intuitions....

Actuellement, dans mon sac à intuitions, ma boîte à images, il y a :

- un playback sur *Forever Young* de Alphaville, chevauchant un cheval à bascule
- Un bac à tombe (une sorte de bac à sable rempli de terre qui évoquerait clairement une tombe. Peut-être une pelle, un seau, un râteau. Peut-être la pelle et le râteau formerait la croix.)
- Une boule à facettes
- Des bulles
- J'allais écrire des robes mais il faudrait peut-être que je me calme avec ça, non ?
- Du foutraque kitch pourri
- Le poème de Handke Sur l'enfant

Ça c'était plutôt pour la boîte à images.

Pour la dimension plus conceptuelle du désir, on pourrait écrire quelque chose comme :

- L'enfance → et donc le jeu
- La mort → et si ce n'était pas si grave ?
- La révolte → se positionner face à l'état du monde
- Le désespoir → Mais c'est bien trop grand tout ça c'est trop grand c'est bien trop grand pour moi...

XX//XX

Et savoir que quelque part quelqu'un rêve ça fait du bien.

Et savoir que quelque part quelqu'un écrit un poème au cœur de la nuit, ça fait du bien.

Et savoir que quelque part un enfant de 12 ans verse une larme sur un poème de Baudelaire, ça fait du bien.

Et savoir que quelque part, quelqu'un se sent moins seul et plus fort en écoutant une musique, ça fait du bien.

Et bon, tout ça, ça a à voir avec la vie, non ?

Peut-être que c'est pour cela que l'artiste est et sera toujours plus ou moins nécessaire, peu importe la forme que sa vie d'artiste prendra. Qu'il peigne une fois par mois pour calmer ses angoisses ou qu'il compose plusieurs albums par année, c'est plus ou moins la même chose.

Et de penser au blues. Je pense au Blues. Je pense au Blues et j'ai envie de chialer putain.

23.01.21

Je suis retombé sur Couté. Retomber sur Couté, dire cela, c'est mentir. Ça ne m'a jamais quitté, toujours en moi. On essaye de se détacher, il faut grandir, tourner la page, un artiste se doit de se renouveler, n'est-ce pas ?

Kill your Darling.

Et pourtant, les obsessions, toujours, présentes.

J'ai toujours aimé à comparer les textes à des relations humaines – amoureuses, amicales, familiales...- raconter qu'il y a la rencontre, et puis on s'apprivoise, on rêve, on dort, on s'engueule, on se balade..

Et bien, comme les relations, quand on fut proche d'un texte comme de quelqu'un, il n'y a jamais de séparation totale.

Mes amours passés et mes copains d'avant sont toujours là, en moi, avec moi, quelque part entre le cœur et la tête.

Ainsi d'un texte.

Et donc Couté ne revient pas, il ne m'a juste jamais totalement quitté.

Comme Phèdre. Et La Fontaine. Et Gombrowicz. Et Duras. Et Calaferte. Et tant d'autres...

Et puis, il faudra bien en faire quelque chose du *Vol arrêté* d'Anna Prucnal.

Ce qu'il faut : Trier sa tête. Ne pas tout mettre. Garder toujours des miettes de désir au fond du cœur, pour les prochains spectacles.

*« Lorsque l'enfant était enfant,
il marchait les bras ballants,
il voulait que le ruisseau soit rivière
et la rivière, fleuve,
que cette flaque soit la mer.
Lorsque l'enfant était enfant,
il ne savait pas qu'il était enfant,
tout pour lui avait une âme
et toutes les âmes étaient une.
Lorsque l'enfant était enfant,
il n'avait d'opinion sur rien,
il n'avait pas d'habitudes,*

*il s'asseyait souvent en tailleur,
démarrait en courant,
avait une mèche rebelle
et ne faisait pas de mines quand on le
photographiait.*

Lorsque l'enfant était enfant, ce fut le temps des questions suivantes :

Pourquoi suis-je moi et pourquoi pas toi ?

Pourquoi suis-je ici et pourquoi pas là ?

Quand commence le temps

Et où finit l'espace ?

La vie sous le soleil n'est-elle pas qu'un rêve ?

Ce que je vois, entends et sens, n'est-ce pas...

simplement l'apparence d'un monde devant le monde ?

Le mal existe-t-il vraiment et des gens qui sont vraiment les mauvais ?

Comment se fait-il que moi qui suis moi,

avant de devenir, je n'étais pas,

et qu'un jour moi....

qui suis moi, je ne serai plus ce moi que je suis ?

Lorsque l'enfant était enfant, il avait peine à avaler

les épinards, les petits pois, le riz au lait et le chou-fleur bouilli,

il mange tout cela à présent,

...et pas seulement parce qu'il est forcé.

Lorsque l'enfant était enfant,

il s'est réveillé un jour dans un lit inconnu,

et à présent ça lui arrive toujours,

beaucoup de gens lui paraissaient beaux

et à présent ça n'arrive plus que par chance.

*Il avait une image claire du paradis
et à présent il le devine tout au plus, ne pouvait
imaginer un néant,
et aujourd'hui il tremble à son idée.*

*Lorsque l'enfant était enfant,
il jouait avec enthousiasme,
et à présent,
il est à son affaire comme jadis seulement quand
cette affaire est son travail.*

*Lorsque l'enfant était enfant,
les pommes et le pain
suffisaient à le nourrir,
et il en est toujours ainsi.*

*Lorsque l'enfant était enfant,
les baies tombaient dans sa main
comme seules tombent des baies,
et c'est toujours ainsi,
les noix fraîches
lui irritaient la langue,
et c'est toujours ainsi,
sur chaque montagne, il avait le désir
d'une montagne encore plus haute
et dans chaque ville, le désir
d'une ville plus grande encore,
et il en est toujours ainsi,
dans l'arbre, il tendait le bras
vers les cerises,
exalté*

*comme aujourd'hui encore,
était intimidé par les inconnus
et il l'est toujours,
il attendait la première neige
et il l'attend toujours.*

*Lorsque l'enfant était enfant,
il a lancé un bâton contre un arbre,
comme une lance,
et elle y vibre toujours. »*

Et il y a Peter Pan. Le combat infini qui se livre constamment en moi, comme devaient s'affronter les légions des anges et celles de Satan, entre moi adulte et moi enfant.

Ne jamais devenir un adulte.

Et l'existence nécessaire des adultes pour qu'il y ait des enfants. Non ?

30.01.2021

Il y a cet atelier avec Frédéric Fonteyne, commencé il y a deux semaines.

Et apparaît alors une demande : la construction d'un personnage. Créer un personnage. Et me voilà à nouveau confronté à ma plus grande peur théâtrale : L'improvisation et la construction psychologique d'un caractère.

Et je me rends compte que j'ai bougé. Il y a deux ans, j'aurais été incapable de me rendre disponible pour ce genre de travail, je pense. Trop d'idées préconçues. Bloqué dans un refus catégorique de penser le théâtre et l'art de l'acteur en termes de personnage. Ça ne m'intéressait pas, ou bien je n'y croyais pas, je ne sais pas trop... Mais là, l'envie. Le désir de plonger dans cette – pour moi – difficulté. Dépasser les limites que je crois être les miennes pour atteindre celles que je ne connais pas encore, et pouvoir, peut-être, là encore, les dépasser. Découvrir ses limites pour pouvoir prétendre les dépasser, oui...

01.02.21

Je me confronte à un gros mur : On n'a pas de scénario, rien. Sur le projet autour duquel je vais travailler avec d'autres, on part de pas grand-chose. On doit créer des personnages à partir d'une intuition commune qu'on a eue autour de *Naked* et des divergences d'opinions – peut-on appeler cela comme ça ? – que le film a soulevé, même chez des personnes ne l'ayant pas vu...

Et donc, demain, je dois venir avec un personnage. Je dois composer/créer/inventer un personnage, et être capable de répondre à un nombre infini de questions. Ça me fait tellement peur. Je n'ai jamais su pourquoi cela me faisait peur, cette notion de « créer un personnage », cette chose de lui inventer une vie...

Cessons de fuir, attrapons la peur et les appréhensions par le collet et fantasmons.

La question importante, celle du « Boedelin », un mot belge qui définit plus ou moins cette sensation que j'adore entre le ventre et le pubis, qui a à voir avec le désir artistique et l'intuition.

Quelle est l'intention générale du scénario ?

Ici, il n'y pas de scénario. Donc je dois partir de moi. Qu'est-ce qui me pousse dans cette direction du travail ?

Qu'est-ce qui fait qu'en partant des *Chants de Maldoror*, j'en suis arrivé à vouloir travailler à partir de *Naked* ?

Evidemment, ici le projet n'est pas de jouer le personnage de Johnny. Je dois le réinventer, m'inventer mon quelqu'un.

Dans *Naked*, j'ai vu de la détresse. Une profonde détresse. Chez le personnage principal comme chez les autres. Le poids du monde sur les épaules. Il y a celles qui le subissent. Louise, Sophie. Et puis il y a Johnny, qui l'accepte, dans l'espoir peut-être de pouvoir le dépasser, sortir la tête de l'eau, s'élever. J'ai l'impression qu'il veut beaucoup, qu'il voit grand, qu'il attendait tellement plus du monde, et qu'il souffre de voir les personnes qui l'entourent se contenter de faire avec la merde, plutôt que de la transformer, allez au-delà. C'est quelque chose que j'aime, ça, je crois.

Dire quelque chose comme : « Stop à la fausse béatitude. Le monde est pourri. Les gens sont des ordures. Quand on aura accepté cela, on pourra faire en sorte d'améliorer les choses »

Et si c'était quelqu'un qui se sacrifiait pour les autres ? Je pense à ces gens parfois qui se font passer pour de mauvaises personnes, qui se font haïr, dans l'espoir de faire le bonheur d'autrui.

Bon...

*

Je lis le Mythe de Sisyphe, une sorte d'intuition pour la création du personnage que je vais travailler pour le stage de cinéma. Et puis, en lisant, certaines phrases me stimulent et viennent convoquer des éléments qui me travaillent pour mon solo. Et je repense, je le sais mais j'y repense, que tout est lien, toujours. Que c'est ça que j'aime, dans cet état d'existence que j'abordais davantage à Paris, entre musées, expositions, cinémas, conversations, rencontres... Une stimulation constante.

Et là où je pensais que c'était quasiment ingérable de travailler sur plusieurs projets en même temps, parce que les désirs et les intuitions risquaient de se confondre et de se porter l'un l'autre préjudice, là, actuellement, j'y vois une force. Une sorte d'état d'être au travail et d'être au monde que j'affectionne tout particulièrement.

« *Il cherche sa voie au milieu des décombres* » Et de ça naissent des images

« *Le plus sûr des mutismes n'est pas de se taire, mais de parler.* » Et j'entrevois quelque chose comme un élément crucial que je pourrais utiliser pour la construction de mon personnage. Un personnage qui parlerait constamment, le plus possible, pour fuir l'angoisse de sa pensée. Parler pour ne pas se mourir. Et aussi « *Commencer à penser, c'est commencer d'être miné* »

« *Je veux que tout me soit expliqué ou rien.* » + « *pouvoir dire une fois : Cela est clair. Et tout serait sauvé* ». Et là de penser à nouveau à mon travail de solo, autour de l'enfance. Et alors j'imagine une séquence autour des « pourquoi ? » de l'enfant.

02.02.2021

Je regarde la saison 3 de Twin Peaks. A la fin de cette épisode 2, il y a ce concert pop-électro dans le bar. Un playback. D'aussi loin que je me souviens, ces scènes m'ont toujours beaucoup ému, je veux dire cette récurrence très caractéristique chez Lynch de ces figures féminines à la *Blue Velvet*. Et je ne sais pas pourquoi. Je n'ai jamais su pourquoi. Je crois que cela a à voir avec une sorte de sincérité d'un geste artistique. Peut-être une mise à nue ?

04.02.2021

(en vérité on est le 5, puisqu'il est 00h30)

Et me voilà parti dans une aventure sans queue ni tête. Voilà que je m'apprête à passer toute une nuit sans dormir, à essayer de rentrer dans la peau de mon personnage qui n'existe pas.

Qui l'eut cru ?

Cela fait plusieurs jours que je me pose de nombreuses questions concernant l'acteur au cinéma. La question de l'état. De la psychologie. De l'émotion. J'ai discuté – hier je crois ? – avec Alexia, autour de ça, du fait que moi, j'étais quand même un peu emmerdé quand je voyais mes camarades souffrir, se débattre avec des vraies émotions pour tenter de donner quelque chose à la caméra. Je ne veux pas travailler comme cela. Paradoxalement, alors que je suis quelqu'un qui a un rapport au travail proche de la souffrance, du tripalium, je souffre de voir quelqu'un souffrir pour « faire de l'art ». Enfin, nuanceons.

Qu'est-ce que je raconte...

Je sens que je me heurte à quelque chose, ici. Quelque chose d'intéressant, puisque ça coïncide.

Bon, je ne trouverai pas ce soir, cette nuit.

Simplement quelque chose qui me pose problème dans le fait de convoquer de réelles souffrances pour provoquer de l'émotion.

Peut-être même que l'émotion me pose problème...

Ce que j'aime au théâtre : Quand elle arrive, malgré soi, et que l'actrice doit se débattre avec.

Ce que je n'aime pas : Quand on la cherche, quand on la convoque, quand on se force.

Quant à savoir le pourquoi...là c'est une autre question.

Bon, et donc cette nuit, travailler.

Lire les chants de Maldoror, le plus possible.

Allez marcher pour ne pas s'endormir.

Peindre peut-être ?

Et écrire, surtout. Qui suis-je ? Qu'est-ce que je pense ? Quel est mon rapport aux autres ? Comment j'agis, me comporte ???

06.02.21

Et me revoilà. Etrange expérience. Tant la session de tournage que le temps précédent celle-ci. Jeudi soir donc. J'ai décidé de ne pas dormir. Je savais pertinemment que cela créerait de toutes façons quelque chose. La privation de sommeil, physiologiquement, nous rend plus sensible, à fleur de peau, plus irritable, etc..

Je savais donc, au fond de moi, que si je trouvais quelque chose ayant à voir avec ce que peut être la création d'un personnage, ce ne serait pas tant par un lien étroit entre ma fatigue et celle que ce dit personnage pourrait potentiellement ressentir, que du simple fait de ma plus grande sensibilité. Bref. J'ai donc passé une grande partie de la nuit éveillé. J'ai dû m'endormir vers 6h du matin.

Aux alentours de 2h, alors que je ne parvenais pas à me concentrer pour lire – j'avais en tête de passer ma nuit sur *Les chants de Maldoror*, travaillant autour d'un personnage qui lit beaucoup de poésie, de littérature, bon...- je suis sorti marcher.

Toujours la marche.

Je suis sorti et j'ai marché, tout droit, enfin pas tout droit, mais presque.

C'est marrant mais quand je marche, la nuit, je me sens libre. J'ai l'impression que le monde m'appartient. Je m'amusais à marcher sur la route, à danser, à crier, à renouer avec un état d'enfant sauvage d'une certaine façon.

Le monde est différent la nuit. Il est libre. Les jeunes se rencontrent sur les terrains vagues. Les chats font la fête. Les renards de Prilly montrent le bout de leur nez. C'est calme. On peut rôder, de jardin en jardin. Scruter, errer, sans paraître suspect.

Je me souviens d'un article que j'avais lu il y a très longtemps dans la revue *Ubsek et Rica* il me semble, qui expliquait comment nos sociétés contemporaines perdaient de plus en plus l'espace de la nuit.

Et que la nuit était essentielle à une société en bonne santé, puisque la nuit est par essence le lieu temporel de la révolte. Pratique sexuelle, rencontre secrète, retour à soi sans regard de l'autre..

Bref.

Et donc, pendant que je marchais, je pensais, aussi. J'essayais de travailler mon personnage. C'est-à-dire : Regarder le monde un peu différemment, changer un peu ma corporalité, dans la hanche, dans le poids du corps, dans la tenue.

Et j'ai essayé toute la nuit de trouver ce fameux « boedelin » dont nous parle toujours Frédéric, et j'en ai vraiment chié. J'ai trouvé quelque chose comme « Vaut-il mieux être libre et révolté ou résigné et soumis ? »

Bon.

On fait ce qu'on peut...

Et il y avait aussi quelque chose avec le sens de la vie, faut-il trouver un sens à la vie pour être heureux, ou quelque chose comme ça.

J'étais peu convaincu. J'ai vraiment du mal avec cette chose : Vouloir qu'un artiste sache exactement de quoi parle son projet – *Et à l'heure de la relecture, pour mon solo, même problème, ce foutu « de quoi ça parle ».*

Si je travaille, si je fais quelque chose, je sais plus ou moins le thème, la sensation, la chose que je veux évoquer, de laquelle je souhaite partir, autour de laquelle je veux graviter, mais je ne sais pas ce que je veux dire. Je n'en sais rien. Et je crois que si je le savais, je me retrouverai encore plus au pied d'un mur, que je n'arriverai pas à dépasser, ce mur derrière lequel se trouve la « mise au travail ».

Je me trompe peut-être, il n'y a pas de vérité, etc blablabla, on le sait.

Je pars de moi, d'une intuition, d'une sensation, de mon rapport au monde, aux autres.

Et comme moi, mes intuitions, mes sensations, mon rapport au monde et mon rapport aux autres, on est tout flou, et bien... je travaille dans le flou et à partir du flou. Dans l'espoir de trouver au sein de ce flou, peut-être, quelque chose, qui m'éclaire. Et parfois – cela m'est déjà arrivé – je ne trouve pas la réponse, mais elle apparaît chez la spectatrice, en elle. Et ça lui appartient.

Je crois que mon rapport au théâtre a à voir avec : « ouvrir des portes ».

Et mon travail, je crois – je crois et j'écris avec ce petit moi dans ma tête qui dit : Mais de quoi tu parles ??? – je crois que mon travail, c'est de préparer le terrain afin que des portes puissent s'ouvrir.

MAIS DONC

Je parlais de cette nuit. La marche. La pensée qui cherche. Qui est ce personnage, Mathias, qui vient de Roubaix, qui a fui l'usine après avoir frappé son responsable, qui débarque à Paris dans un piteux état chez son ex, comment il pense, Mathias, comment il envisage le monde, etc etc.

Retour aux alentours de 6h du matin à la maison. J'ai vraiment beaucoup marché.

Je me couche en me demandant ce que j'ai foutu. Etrange... Bizarre. Je dois reconnaître qu'un petit sentiment de honte naît en moi...

Je dors 6 h environ. Et puis je lis un peu, je tourne en rond dans ma chambre, je ne sais pas quoi faire, ce que je fais. J'essaie de repenser à mon personnage, je relis quelques notes, je mange un bout, et puis je sors : Acheter des clopes pour le tournage + une canette de coca.

Dans le supermarché, j'essaie de me décaler, pour être un peu moins MOI et un peu plus ce Mathias que j'essaie d'inventer, d'imaginer... Je me sens bizarre, entre deux, et toujours cette litanie dans ma tête : « Mais qu'est-ce que tu es entrain de foutre là ? » Je fais ce que je n'ai jamais compris chez les autres, cette chose d'essayer de se mettre dans la « peau du personnage ».

Je regarde les gens avec insistance, je marche un peu bizarrement, je tourne en

rond, bon.

Clope et canette dans la main, je vais me poser dehors, par terre, et je regarde les gens qui passent.

Et je me dis – j’ai toujours été intrigué par ce qu’il pouvait bien se passer dans la tête de nos petits vieux, ces petits vieux qui sortent une chaise et passent une bonne partie de leur journée à regarder les gens qui passent. J’ai l’impression qu’il y en a dans presque toutes les villes, non ?

Et alors : Qu’est-ce qui est intéressant là-dedans ?

La vie, sûrement. La singularité de chaque personne qui passe, ce qu’elle renvoie, sa démarche, son regard, sa voix...

J’aime beaucoup et je me dis : Le faire plus souvent. Je crois que regarder les gens, cela a à voir avec le travail de l’acteur. Enfin, disons : Regarder la vie, ça a à voir avec la vie. Et la vie, l’art, bref, tout cela, échangeur d’autoroute, flux d’échange international et perpétuel, aller-retour, on connaît la chanson.

Je finis ma clope, je descends vers l’école : Sur le chemin, Fred m’appelle.

Difficile de répondre, de parler, je ne sais pas trop où je suis. Je repense au travail des bouffons avec Oskar, la difficulté énorme à parler, trouver les mots, comment notre personnage de bouffon s’exprime, difficulté d’en sortir, etc...

Je me retrouve au vestiaire, et j’attends. Une bonne heure avant que je rentre. Quelques échanges, appels, puis Fred vient me voir dans les vestiaires.

Dire que depuis ce matin, je suis stressé. Je crois que le fait de me sentir un peu ridicule, de ne pas savoir où je vais foutre les pieds, d’avoir écrit un mail un peu étrange à Fred lui disant que j’allais chercher quelque chose la nuit précédente et le matin du tournage, tout cela a créé une certaine pression chez moi. J’ai retrouvé cet état que je n’avais pas ressenti depuis bien longtemps, où l’on flippe à l’idée de présenter quelque chose devant des gens, parce qu’on ne sait pas où l’on met les pieds, où l’on va, ce que cela va donner.

Et je crois que cette sensation a à voir avec une disponibilité, un état, je ne sais pas, quelque chose qui élève le niveau d’exigence, peut-être, et rend, peut-être aussi, ce qu’on fait bien plus important.

C’est l’heure du tournage. Je ne sais pas trop ce que je fais, mais je me sens assez libre. Le seul problème : La parole. La discussion d’impro tombe assez vite et facilement dans une boucle, ça tourne en rond, je trouve.

Bon. Il s’est passé des choses je crois, mais c’est difficile à raconter. Je crois que cela n’aurait pas beaucoup d’intérêt.

En tous cas, j’ai entrevu une possibilité : Créer « un personnage » à la manière des bouffons, ou de cet atelier, peut amener du jeu. De la matière. Du lien. Être un point de départ, pour une recherche.

Je crois que la notion de personnage est assez complexe, et cette expérience m’ouvre une porte, bouscule mes certitudes.

Evidemment, je ne chercherai jamais à rentrer dans le personnage de *Richard III*, si je joue un jour *Richard III*

Par contre, effectivement, travailler un rôle peut avoir un lien avec son regard, son rapport au monde, sa vision des choses, un peu comme ce que cherche à nous transmettre Oskar et Bastien d'une certaine façon. Et cela, c'est sans doute une porte d'entrée pour créer des choses, des œuvres qui se détachent d'un texte figé et préétabli.

C'est une façon peut-être de travailler des adaptations de romans ou autre. Une corde à mon arc peut-être pour faire autre chose que « dire un texte ».

Evidemment, pour Racine, par exemple, je n'aborderai jamais cela comme ça. C'est la langue avant tout, bien évidemment.

Mais encore une fois, voici un plus, un outil supplémentaire, que j'ai côtoyé.

07.02.21

Je pense au moment privé dont nous parlait Fred : Que fait votre personnage quand il est tout seul – quelque chose qu’il arrêterait immédiatement si quelqu’un le voyait ou rentrait dans la pièce ?

Et j’ai comme l’intuition que mon solo a quelque chose à voir avec ça...

Je suis à la Manuf.

Il faut que je relise mes notes/écrire un peu/essayer un ou deux playback/lire plusieurs fois le poème de Handke/Ecrire des titres, chercher des images, repenser à ce dont ça parle, autour de quoi ça orbite.

Je relis mes notes et quand même, Muriel : « Part d’un texte, quitte à l’abandonner après. » C’est donc évident. Mon point de départ → Le poème de Handke dans Les ailes du désir.

Je lis le poème de Handke et je pleure. Il sera présent.

« *Et chacun en naissant porte son sceau de larmes.* » A. Vitez

08.02.2021

Et Gabily, mentionnant régulièrement Garnier, me fait convoquer en moi l'amour que j'ai de cette langue, toujours.

Y revenir, un jour. Ne pas oublier ses premiers amours.

Et les sacrifier sur l'autel du théâtre afin qu'ils puissent, peut-être, disparaître – on espère cela mais on sait très bien que non, les coups de cœur demeurent imprimés en nous, pour toujours.

Et mon copain Gabily qui dit des acteurs qu'ils prennent le risque de se « *déconstituer-le-modèle-moi-je-personnellement pour se reconstituer ailleurs, éperdus, enrichis, vidés, ce serait bien, aussi* » et en disant cela il pose les mots sur ce que j'ai pu ressentir, quelques rares fois, de communion texte-moi-camarade-public-univers.

Quelque chose d'insaisissable et qui me fait croire en cette chose du théâtre.

Et je me dis : Alors pourquoi la forme à laquelle je pense pour mon solo ?

Pourquoi les playbacks ? Pourquoi ne pas simplement m'emparer d'un texte ?

Peut-être simplement pour la tentative et l'intuition, je ne sais pas...

Le risque.

09.02.21

Sur l'atelier cinéma

Visionner. Se voir au travail. Au travail, vraiment ? Je ne sais pas. Je nous vois à la caméra et je ressens quelque chose d'étrange.

Vendredi soir, après le tournage, on est resté boire quelques bières. Et on discutait avec Tim – le caméraman – et Fred et on se disait que c'était vraiment étrange quand même ce qu'il s'était passé.

Et en regardant aujourd'hui les rushes, j'ai eu cette même sensation, étrange...

Bon. Je ne me reconnais pas. J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose. A l'heure actuelle, je serai incapable de dire si ce qu'il s'est passé a à voir avec l'expérience de « préparation » que j'ai faite ou pas.

Quoiqu'il en soit : Un champ nouveau s'offre à moi, de nouvelles perspectives. Je me dis, après tout, qu'improviser à partir de presque rien, de quelques idées de personnage et de vision du monde, donne – peut donner – quelque chose.

Je me dis, après tout, la notion de personnage qui m'a toujours fait peur, que j'ai toujours renié en bloc, parce que ce que j'aime moi, c'est la force d'un texte, et tout ce qui s'ensuit, et bien cette notion, je crois que, de plus en plus, je l'accepte. Et avec joie, plaisir et excitation.

Cela m'attire. Personnage, figure, peu importe après tout.

Je me dis que, peut-être, mon boulot d'acteur maintenant, aujourd'hui et pour la suite, ce serait quelque chose qui aurait à voir avec : Faire des ponts, des liens, brancher les câbles.

Là, tout de suite, je pense au Pessoa, *Ode Maritime*, que je monte – et me rends compte du retard hallucinant que j'ai pris et suis pourtant serein – et je me dis : Cela aurait-il un sens de parler de personnage ?

Et je crois que non. Ou pas vraiment. Ou pas comme ça. Le projet comme je veux l'aborder, c'est le texte comme matériau, et de toutes façons, en poésie, à quoi bon parler de personnage ?

Fausse route, bien évidemment. Et puis non. Peut-être pas.

Mes certitudes... Toutes ces certitudes avec lesquelles je suis arrivé à la Manufacture il y a plus de deux ans, celles qui sont tombées, celles qui sont aujourd'hui branlantes, et celles qui restent bien ancrées mais que je serai incapable de nommer...

Ce qui est certain, je crois – et l'ai sûrement déjà dit quelque part plus haut : Les choses s'ajoutent. Ajouter, c'est enrichir. A moi de savoir quand c'est trop, quand ça surjoue, quand ça bouffe le texte, que sais-je encore mais là encore j'écris et je blablate, je tourne en rond, une seule chose à dire, là : Encore une nouvelle corde à mon arc.

A moi de l'utiliser, de l'essayer, de la tordre, de la briser.

Aussi, autre chose. Les rushes sont longs. On se laisse travailler, traverser, chercher. Souvent ce n'est pas très intéressant, mais parfois, des éclats. Un regard, un sourire, une larme, un soupir. Et ces choses n'auraient pu arriver sans ce temps, sans cette acceptation de la nécessité du temps long.

Et je pense à toutes ces fois où je ne me suis pas laissé chercher, où j'ai pu me dire bien trop vite « ce n'est pas ça, tu n'es pas au bon endroit, qu'est-ce que tu fais, etc... »

Et ces endroits sont pourtant nécessaires, tellement nécessaires...

Tim nous parlait d'une artiste – une autrice, une scénariste, je ne sais plus – qui parlait de son travail, des heures passées à écrire de la merde, avant enfin de pouvoir trouver quelque chose.

Et elles sont nombreuses les artistes - souvent c'est de l'écriture dont ça parle – à parler plus ou moins de ça.

Ca : C'est quoi, ça ?

Ce ça, c'est cette nécessité à passer 80% de son temps artistique à produire du prêt-à-jeter pour enfin pouvoir trouver des choses intéressantes.

Et je me dis : Est-ce transposable au théâtre ? Comment ? Rares sont ceux qui ont la chance d'avoir les conditions de travail idéales pour se permettre cela...

Et je repense à ces Russes qui travaillent 6 mois sur une pièce...

Et je les envie.

Et je m'arrête, l'encre est sèche et plus grand-chose à dire.

Toujours cette peur du plateau, ne pas savoir où je vais...

11.02.21

Je regarde un épisode de *Twin Peaks*, et il y a ces lumières, à la fin d'un épisode, sur un playback – encore, toujours – dans ces concerts de bar. Je me demande pourquoi cela me touche. Et j'ai comme l'intuition qu'il y aurait quelque chose à voir avec la nostalgie. Comme l'envie de travailler sur cette esthétique pour mon solo. Parce que ça a à voir avec la nostalgie, je crois, ce autour de quoi je tourne.

Tout à l'heure, avant la session de tournage de cet après-midi, je suis allé me balader au cimetière. Le privilège qu'il ne soit pas loin de l'école. Et puis j'ai vu les traces du temps sur les fleurs, les objets, les statues, les croix. Et j'ai repensé à Kantor et à la notion d'objet-vrai – objet-prêt peut-être ? – par rapport à mon solo, et au théâtre en général. Je suis partagé entre l'envie d'utiliser un vieil objet – je pense notamment au cheval à bascule – et l'envie d'utiliser un objet neuf, conforme à ce que je cherche.

Je pense accrocher des vêtements d'enfants aux pendrillons, un peu comme un écho à Boltanski, et là, évidemment, des vieux vêtements, c'est plus fort.

M'adresser aux enfants morts-vivants en chacun de nous.

Convoquer ce qui reste de l'enfance chez les adultes du monde.

Pour ce qui est du cheval à bascule, je suis un peu partagé entre mon envie de kitch - et donc commander cette licorne rose pop à bascule – et la puissance que dégage l'objet-prêt, déjà utilisé, usé, porteur de sens, d'émotion et de mémoire.

Aujourd'hui, tournage très compliqué. Difficile de mettre des mots dessus.

Sentiment que l'envie avec laquelle je suis arrivé, ce que je voulais plus ou moins évoquer avec ce projet, a été mis de côté.

Principalement parce que je n'ai pas réussi à le matérialiser en mot, ce sentiment. Il y a des personnes autour de moi pour qui tout est concret, j'ai cette impression, et ce concret donne du poids, de la valeur à leur propos, de la crédibilité à leurs sensations-émotions.

Impossible de savoir si ce sentiment a à voir avec de l'égo mal placé.

A voir avec l'égo, sûrement. Il faut quand même posséder un égo avec un certain poids, une certaine densité, avoir quelque part une grosse dose de culot pour être acteur – artiste ? – mais acteur surtout. Monter sur un plateau et demander implicitement à des gens de se taire pendant qu'on parle.

15.02.21

Faire un medley de plusieurs chansons pour le playback ?

Il y a Moi Lolita. J'adore

Il y a Pour que tu m'aimes encore de Céline Dion. J'aime bien aussi.

J'aimerais trouver une chanson sur laquelle je puisse en faire des caisses.

Travailler le clown. Pourquoi ? Comment ?

Juste le désir, peut-être le suivre. Puis le clown a à voir avec l'enfant...

Travailler sur mon moi enfant, m'inventer un enfant, être enfant et parler aux enfants.

Peut-être que l'enfance est en ruines et moi je fais avec ces ruines.

Essayer de réparer ?

Un plateau offert et moi paralysé, ne sachant qu'en faire, ou me placer. Que dire, que faire, que chercher ? Le vide et la nécessité entremêlés.

Où vais-je ?

Je ne veux pas me retrouver comme en première année, pendant les solos, où je tournais en rond dans ma salle, des heures durant. Il y a un temps pour le plateau et un temps pour le rêve. Actuellement, c'est le temps du plateau. J'en fais quoi ?

Il y a le poème. Il y a le playback. Il y a l'envie d'écrire de-sur la mort. Cette tombe et les souvenirs qui l'accompagnent.

L'intuition du Clown.

Un souvenir de répétition me revient. Avec Ferial. A Jemmapes. Sur Le Parc. Cette répétition n'avait aucun sens. Commencée à 22 heures. Tout le monde beaucoup trop fatigué. Ça rigole, ça n'arrive pas à se concentrer, ça déconne. On fait un filage, tout le monde fait n'importe quoi. Et quelque part quelque chose s'allège, se déplace, s'enrichit. On le sentira à la présentation.

Le rire comme force de travail.

La joie.

La complicité.

Le lâcher prise.

La déconne.

Comment trouver cela seul ?

16.02.21

Préparer le plateau pour cet après-midi. Que faire ? Qu'y faire ? Repartir de la base. Du cadre.

La manufacture → Solo de 30 min max' → peu de spectateurs en raison du Covid → mon désir de travailler autour de l'enfance, la perte de l'enfance, le plateau comme espace du délire.

Délirer, c'est sortir du cadre, du chemin, être à côté, en dehors, juste derrière la ligne.

Ce n'est pas tant être derrière la ligne que le fait de s'y placer, chercher à aller de l'autre côté, la transgresser. Ce mot, transgression, que j'aime beaucoup.

17.02.21

Ne pas oublier de croire en son talent. Non pas narcissiquement, mais. Il y a la volonté de trouver vite quelque chose, pour préciser, affiner, habiter. En conflit avec la volonté de prendre le temps, d'être serein, tranquille, pour préserver la joie et le désir, l'errance et la recherche.

Quoiqu'il arrive, à la fin, il y aura théâtre. Croire en ça. Croire en soi.

Et conserver précieusement la joie de l'a-venir, du travail en cours, de l'errance, du fragile...

Et donc : Travailler un peu le clown ces prochaines heures, afin de travailler mon « habiter poétiquement le monde »

Un peu plus tard...

Conclusion : Un échec. Et en échouant je pense : comment préparer un spectacle en amont des répétitions ?

Qu'est-ce qu'on met en place ? Qu'est-ce qu'on collecte ? Mettre en place une méthode ??

Lire *Tandis que j'agonise* de Faulkner.

19.02.21

Hier j'ai écrit. Je ne sais pas trop ce que ça vaut, ni si je l'utiliserai d'une quelconque manière.

Je repense au début de cette semaine et je me dis : C'est fou. J'ai quand même rapidement trouvé un début de quelque chose qui me plaît, me parle. Et pour autant, bloqué je suis. Ou l'impression d'y être. Cette sensation de ne pas savoir quoi faire, comment faire, quoi mettre en place.

Il y a le playback sur Lolita, qui me plaît beaucoup et me parle.

Le maquillage. La perruque. La robe.

Et après ?

Au moins, j'ai un bout de quelque chose, c'est déjà ça. Croire au temps et laisser faire...

Ces œuvres m'ayant accompagnées

Livres

- Les mémoires de différent.e.s étudiant.e.s de la manufacture
- Mille plateaux, Gilles Deleuze et Félix Guattari
- Contre le théâtre politique, Olivier Neveux – Particulièrement Important
- Ecrits, Claude Régéy – toujours là, avec moi, quelque part
- Des pieds et des mains, B. Stiegler
- La danse de la vie, temps culturel et temps vécu, E. T. Hall
- Comment vivre ensemble, Roland Barthes
- Le Brigand, Robert Walser
- Les enfants Tanner, Robert Walser
- La promenade, Robert Walser
- Livre(s) de l'inquiétude, Fernando Pessoa
- Enfance berlinoise, Walter Benjamin
- Le livre des vies coupables, Philippe Artières
- L'essai de Solitude, Antoine Vitez
- Le poids du monde, Peter Handke
- Peter Pan, J.M Barrie
- Les chants de Maldoror, Isidore Ducasse, comte de Lautréamont
- Les cinq rouleaux, Meschonnic
- Lettres à un jeune poète, Rainer-Maria Rilke
- A tout va, Didier-Georges Gabilly
- Notes de travail, Didier-Georges Gabilly
- Du Luxe et de l'impuissance, Jean-Luc Lagarce

- *L'art de marcher*, Rebecca Solnit
- *Ode Maritime*, Fernando Pessoa
- *Des couteaux dans les poules*, David Harrower
- *Krystian Lupa*, entretiens réalisés par Jean-Pierre Thibaudat, Arles, Actes Sud, coll. « Mettre en scène », 2004
- *Ecrits*, Angelica Liddell
- Et tous les autres, qui resteront à jamais là, quelque part, compagnons de route

Films

- Toute l'œuvre cinématographique de Roy Andersson
- *Le cheval de Turin*, Belà Tarr
- *Bruce Lee and the Outlaw*, Kaleem Aftab
- *Mr Lonely*, Harmony Korine
- *The lighthouse* Robert Eggers
- *Parasite* Bong Joon Ho
- *J'ai tué ma mère*, Xavier Dolan
- *Les garçons sauvages*, Bertrand Mandico
- *At Eternity's Gate* Julian Schnabel
- *Les ailes du désir*, Wim Wenders
- *Naked*, Mike Leigh
- Les oeuvres cinématographiques de David Lynch
- *La nuit du chasseur*, Charles Laughton
- *Krystian Lupa, les acteurs et leur rêve* de Agnieszka Zgieb
- *J'veux du soleil* de François Ruffin et Gilles Perret
- Et tous ceux-là que j'oublie et qui m'ont mis en mouvement

Audio et sites web :

- <https://descriptions.fr/>
- http://www.roland-barthes.org/comment_vivre_ensemble1.html
- <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/faisons-un-reve-24-bachelard-le-dormeur-veille>
- Des émissions de France Culture, en vrac
- <https://vimeo.com/404924668>

Je tiens à remercier Valérie Dréville pour sa générosité, Muriel Vernet pour sa précieuse aide, ainsi que Claire de Ribaupierre pour son accompagnement dans ce long processus de travail et de recherche.